ACADÉMIE ROUMAINE
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES
SOCIÉTÉ ROUMAINE D'ÉTUDES BYZANTINES

# ÉTUDES BYZANTINES ET POST-BYZANTINES

Nouvelle série
Tome VII (XIV)

# Le Centenaire des congrès des études byzantines (1924-2024)

# Le congrès de Bucarest (1924) et l'internationalisation des études byzantines

Éditeurs

Andrei Timotin et Mihail Mitrea

2025

# Le discours d'ouverture de Nicolas Iorga au congrès de 1924 Byzance entre réminiscences et rémanences

Marie-Hélène Blanchet

*Abstract*: The organization of the First International Congress of Byzantine Studies in Bucharest owed much to the personal initiative of the Romanian historian Nicolae Iorga. The congress opened on Monday, 14 April 1924, with Iorga, as president of the organizing committee, welcoming the delegates from across Europe. This article analyzes his inaugural address, highlighting Iorga's understanding of the Byzantine legacy, the traces of that legacy preserved in Romanian culture, and the place of Byzantine and post-Byzantine history within universal history.

*Keywords*: Nicolae Iorga (1871-1940), historiography, Byzantine and post-Byzantine history

« Réminiscences » est le dernier mot du discours d'ouverture de Nicolas Iorga au premier congrès international des études byzantines, entièrement rédigé en français. Sa phrase finale à l'adresse de ses hôtes formule un vœu, que la Roumanie puisse offrir aux savants byzantinistes européens rassemblés chez elle pour la première fois « un amical abri tout plein d'archaïques réminiscences »[1]. « Archaïque » n'est pas un terme péjoratif sous la plume de Iorga : il renvoie à un substrat fondamental, premier, originel, essentiel. Quant à « réminiscences », le mot est certes plus ambigu, puisqu'il fait référence à une mémoire plus qu'à une histoire. Or Iorga se veut évidemment historien, il est l'héritier des conceptions de l'histoire du XIX^e^ siècle et entend donc

[1] « Discours d'ouverture de Nicolae Iorga », dans C. Marinescu (éd.), *Compte rendu du premier congrès international des études byzantines, Bucarest 1924*, Bucarest, 1925, p. 15.

étudier le passé sur pièces, à partir des documents, non en se fondant sur des souvenirs impalpables. Pourtant il se considère plutôt comme un médiéviste que comme un byzantiniste, et « réminiscences » correspond assez bien à la place de Byzance dans sa pensée et dans son œuvre.

Les études sur la biographie de Nicolae Iorga (1871-1940) et sur son œuvre historique se sont largement développées dans les dernières décennies[2]. Le présent article ne contribuera pas directement à ces travaux, mais vise à resituer le projet de Iorga lorsqu'il accueille le congrès international des études byzantines à Bucarest et à tenter de mieux comprendre ce qu'il a apporté à l'historiographie byzantine. Son discours de 1924 évoque quelques thèmes qu'il est possible de rattacher à d'autres développements explicités ailleurs par Iorga, tout en essayant de comprendre quelles étaient les sources de sa pensée et dans quel courant historiographique il s'inscrivait. L'histoire était une discipline reine pour Iorga, et il faudra revenir sur sa conception, ou même sa philosophie de l'histoire, à la fois en tant qu'instrument de compréhension du passé et comme fondement pour la construction de l'avenir. Dans une perspective aussi vaste que la sienne, Byzance n'est certes pas le point focal : l'histoire proprement byzantine, celle de l'existence d'un Empire byzantin – en excluant donc la période postérieure à 1453 – n'a été que marginale dans ses recherches et dans son œuvre, consacrée plutôt aux croisades tardives, à l'Empire ottoman et à l'histoire des pays roumains. Mais on a pu soutenir que l'Empire byzantin était omniprésent dans sa pensée, en arrière-plan, en tant que forme politique spécifique, paradigmatique, ou peut-être même en tant qu'archétype[3]. Il vaut donc la peine d'examiner en détail

---

[2] Sur Iorga lui-même, voir D. M. Pippidi (éd.), *Nicolas Iorga. L'homme et l'œuvre à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance*, Bucarest, 1972 ; M. Berza (éd.), *Nicolae Iorga, Choix de textes*, publié avec un avant-propos, un tableau chronologique et une bibliographie sommaire, Bucarest, 1972 ; N. M. Nagy-Talavera, *Nicolae Iorga. A Biography*, Iași, 1996 ; A. Pippidi, « À propos d'un livre centenaire », *The Historical Review/La Revue Historique* 3, 2007, p. 217-226. Sur l'historiographie roumaine de l'époque de Iorga, voir notamment L. Boia, *History and Myth in Romanian Consciousness*, Budapest, 2001 ; A. Zub, « Geschichtskultur und Modernisierung Rumäniens im 20. Jahrhundert », dans K. Clewing et O. J. Schmitt (éd.), *Südosteuropa von vormoderner Vielfalt und nationalstaatlicher Vereinheitlichung. Festchrift für Edgar Hösch*, Munich, 2005, p. 315-325 ; N.-Ş. Tanaşoca, « Byzance dans la conscience historique des Roumains », dans O. Delouis, A. Couderc et P. Guran (éd.), *Héritages de Byzance en Europe du Sud-Est à l'époque moderne et contemporaine*, Athènes, 2013, p. 263-283 ; D. Stamatopoulos, *Byzantium after the Nation: The Problem of Continuity in Balkan Historiographies*, Budapest, 2022, notamment p. 316-322 et 342-347.

[3] Voir V. Laurent, « Nicolas Iorga, historien de la vie byzantine », *Revue des études byzantines* 4, 1946, p. 5-23, ici p. 6 : « Ses conclusions dans ce domaine l'ont même conduit très loin, puisque le rôle attribué par lui à l'Empire d'Orient au Moyen Âge est au centre de sa perspective historique. Pour résumer d'une phrase sa pensée, la vie des peuples les plus divers, Francs, Germains, Latins, Turcs et Slaves ne fut, suivant son expression favorite, que des réalités multiples superposées à la seule forme qui comptât, la forme byzantine ». Sur la conception de l'histoire de Iorga, voir également la contribution d'Andrei Timotin dans ce volume.

ce qu'il en dit dans ce discours du 24 avril 1924, qui occupe quatre pages dans le compte-rendu de ce premier congrès publié par Constantin Marinescu en 1925[4].

## I. « Nous appartenons à Byzance »[5] ou l'appétence pour l'histoire byzantine

La phrase complète de Iorga, aux deux-tiers de son discours, est formulée ainsi : « par tous ces points nous appartenons à Byzance, et nous pouvons offrir un apport aux études byzantines représentées aujourd'hui avec tant d'éclat par les cinq grandes écoles : de la France, de l'Angleterre, de la Russie, de l'Allemagne et de l'Italie, auxquelles s'ajoutent, en dehors de nos efforts modestes, aussi les contributions belge et catalane dans ce domaine, et celles de la Grèce, de la Yougoslavie, de la Hongrie, de la Tchécoslovaquie et de la Bulgarie »[6]. Un lien direct est donc établi entre la réunion de ce congrès, le potentiel de la contribution roumaine aux études byzantines, et l'appartenance à Byzance d'un « nous » dont se réclame et dans lequel s'inclut Iorga : ce « nous » désigne certes le peuple roumain, puisque c'est de lui qu'il est question dans le contexte des deux pages précédentes, mais pas seulement, comme on va le voir. Il faut examiner d'abord quels sont les « points » qu'il vient juste auparavant d'énumérer comme constitutifs de l'héritage byzantin. Ils sont au nombre de trois : on trouve « ce bon ordre romain », qui correspond au droit romain ; « la perpétuation de l'idée impériale » ; et un « art » résultant d'une synthèse orientale[7].

Ce sont donc là pour lui les trois caractéristiques les plus importantes transmises par la culture byzantine. L'art[8] auquel il se réfère est celui des églises villageoises roumaines, qui ne sont pas issues du modèle basilical, tout de marbre et de mosaïques d'or, ce qu'il assimile au « luxe romain », mais qui reproduisent l'église monastique de type athonite, sans « prétention », la modeste chapelle qu'on trouve dans les villages et les villes de Roumanie. Le droit[9] est un deuxième pilier de cet héritage, mais là encore, selon Iorga, il ne se retrouve pas dans sa forme pure, mais ne subsiste que mélangé au droit traditionnel roumain coutumier qui remonte aux populations autochtones pré-romaines – mais Iorga ne parle à cet endroit que des Thraco-Illyres,

---

[4] « Discours d'ouverture de Nicolae Iorga », p. 11-15.

[5] *Ibid.*, p. 14.

[6] *Ibid.*

[7] *Ibid.*, p. 12 : « Cet art qui s'était formé par la collaboration en Orient de l'idée romaine avec toutes les civilisations et toutes les énergies ». Ces trois points sont un peu développés ensuite, *ibid.*, p. 12-13.

[8] *Ibid.*, p. 13 : « L'art religieux, qui, sauf de rares exceptions – comme je l'ai dit – abandonnant le type de la basilique à transepts et à galeries pour acclimater celui de l'église monastique de l'Athos, devint peu à peu, avec des éléments pris au fond local, une création mi-paysanne, adaptée aux villages et aux bourgades ». Voir aussi *ibid.*, p. 12.

[9] *Ibid.*, p. 13 : « les principes des législations byzantines pénétrèrent profondément cette société et elles fusionnèrent avec la coutume archaïque ».

pas des Daces ni des Gètes[10]. Ce droit qu'il qualifie de « mixte » ne serait pas un droit écrit[11], mais seulement « les principes des législations byzantines » qui auraient fusionné avec les coutumes. Le troisième élément relève de la culture politique, c'est l'affirmation de la survie de l'idée impériale, dont on sait l'usage qu'a fait Iorga dans *Byzance après Byzance*[12]. Le système politique byzantin[13] transcende ce qu'il appelle « l'Empire des Rhomées », Rhomées traduisant dans cette expression le nom Ῥωμαῖοι : Iorga reprend peut-être ici ce nom propre à son prédécesseur Gheorghe Şincai, qui refusait de désigner les habitants de l'Empire byzantin comme des Romains[14] – écho intéressant d'une problématique redevenue très contemporaine[15]. Il s'agit certes d'une forme politique impériale, mais c'est en fait bien plus : elle « s'est étendue sur toutes les formations politiques similaires » – on pense volontiers aux empires bulgare et serbe –, « qu'elles aient appartenu d'une façon ou d'une autre aux basileis » – donc des réalités politiques conservant un lien même très lâche et lointain avec le système impérial. Il semble chercher à décrire les traces rémanentes d'une culture impériale même après la disparition du ou des empires, peut-être ce que nous pourrions qualifier aujourd'hui d'imaginaire politique impérial, qui façonne dans la très longue durée les modes d'exercice du pouvoir politique.

Les trois éléments dont il parle ne subsistent donc qu'à l'état de traces, des traces qui ont subi de telles transformations qu'elles sont même difficiles à repérer et à isoler de ce qui s'y est agrégé par la suite. Malgré, ou peut-être même à cause de

---

[10] *Ibid.* : « il remonte sans doute aux institutions primitives des Thraco-Illyres ».

[11] Iorga évoque une controverse à propos de l'existence ou non d'un droit écrit sous le règne du prince de Moldavie Alexandre Ier, entre 1400 et 1432 : « on a prétendu pendant longtemps que la Moldavie d'Alexandre le Bon a eu au XVe siècle des lois écrites venant de Byzance » (*ibid.*, p. 13). Iorga fait probablement ici allusion au manuel de droit le plus répandu en Moldavie, à savoir la traduction slave du *Syntagma* de Matthieu Blastarès. D'après les recherches récentes de V. Alexandrov, les manuscrits du *Syntagma* produits en Moldavie sont en effet postérieurs. Le plus ancien témoin, réalisé au monastère de Neamţ, remonte au règne d'Étienne le Grand (1457-1503), puisqu'il est daté de 1474, suivi de peu par le témoin du monastère de Putna, daté de 1475 : voir V. Alexandrov, *The* Syntagma *of Matthew Blastares: the destiny of a Byzantine legal code among the Orthodox Slavs and Romanians, 14th-17th centuries*, Frankfurt a. M., 2012, p. 99-100 et 200-201. Il n'est cependant pas impossible que d'autres codes de droit, par exemple le *Nomocanon* de saint Sava, aient pu circuler jusqu'en Moldavie au XIVe et au début du XVe siècle : *ibid.*, p. 18-30.

[12] N. Iorga, *Byzance après Byzance. Continuation de* L'Histoire de la vie byzantine, Bucarest, 1935.

[13] « Discours d'ouverture de Nicolae Iorga », p. 14 : « Byzance est quelque chose qui s'est formée dans l'Empire des Rhomées, qui s'est étendue sur toutes les formations politiques similaires, qu'elles aient appartenu d'une façon ou d'une autre aux basileis, mais quelque chose qui existe par elle-même, après la déchéance et la mort de l'Empire dans lequel et par lequel la forme impériale de Byzance a pris naissance ».

[14] N.-Ş. Tanaşoca, « Byzance dans la conscience historique… », p. 272.

[15] Voir A. Kaldellis, « From "Empire of the Greeks" to "Byzantium". The Politics of a Modern Paradigm Shift », dans N. Aschenbrenner et J. Ransohoff (éd.), *The Invention of Byzantium in Early Modern Europe*, Washington, D.C., 2021, p. 349-367.

leur caractère un peu vague, presque évanescent, Iorga affirme ces reliquats comme un héritage essentiel. Essentiel en premier lieu pour les Roumains, comme tout son discours vise à le montrer, mais aussi pour les « autres héritiers byzantins ». Ces autres héritiers ne sont pas nommés, mais rassemblés sous la formule générique de « toutes les chrétientés d'Orient »[16]. Pourtant on lit ensuite avec surprise que les héritiers sont aussi les Européens de l'Ouest : « les Occidentaux, auxquels les Roumains spécialement sont liés par de si nombreuses et importantes attaches, ont dans leur propre histoire, plus qu'on ne le croit habituellement, des chapitres purement byzantins »[17]. Est-ce juste une formule destinée à flatter ses hôtes français, belges, italiens et anglo-saxons, une *captatio benevolentiae* au seuil d'un congrès international ? Peut-être, mais la suite du discours permet de penser que cette affirmation va plus loin : Iorga parle juste après de la « grande unité historique que nous avons trop longtemps séparée par nos délimitations et dans laquelle cette nouvelle évolution de l'Antiquité classique, de Rome et du christianisme a une si large part ». Byzance donc comme le réceptacle du classicisme, de la romanité et du christianisme…

Le rapprochement de ces trois éléments sonne comme un écho familier. Les trois strates de Iorga sont identiques à ceux de la célèbre définition que Paul Valéry donne de l'Europe : « Toute race ou toute terre qui a été successivement romanisée, christianisée et soumise, quant à l'esprit, à la discipline des Grecs, est absolument européenne »[18]. Or Valéry s'exprimait ainsi devant les étudiants de l'université de Zurich en 1922 dans une conférence intitulée « La crise de l'esprit européen ». Il semble que, sans peut-être connaître le texte de Valéry, Iorga dans son discours valorise à son tour cet héritage de l'Empire gréco-romain christianisé en tant qu'il est commun à toute l'Europe. C'est pour sa dimension de creuset culturel que Byzance intéresse Iorga, parce que cet objet historique permet de penser une synthèse, tout particulièrement la synthèse européenne, quelques années après la fin de la première guerre mondiale, alors même que les tensions entre les pays d'Europe restent aiguës, y compris dans la vie académique[19].

Le temps de Iorga est indéniablement celui de la longue durée dans sa conception de la sédimentation historique et de la survie des traces qui forment un héritage. S'il

---

[16] « Discours d'ouverture de Nicolae Iorga », p. 14 : « Et, comme notre territoire est plus étendu que celui des autres héritiers byzantins […], comme nous nous sommes trouvés aussi sous l'influence des courants vivifiants venant en même temps de la Pologne, de la Hongrie, de l'Italie, génoise, vénitienne, insulaire, nous avons pu offrir, pendant cinq siècles, dans des conditions plus larges et plus variées, l'image de ce que Byzance a transmis à toutes les chrétientés de l'Orient ».

[17] *Ibid.*, p. 15.

[18] P. Valéry, « Note (ou l'Européen) », *Revue Universelle*, 1924, repris dans id., *Variété I, Essais quasi politiques*, Paris, 1957, p. 988-1014 (« La crise de l'esprit », deuxième lettre).

[19] Sur l'absence des byzantinistes allemands, autrichiens et russes au Congrès, je renvoie à S. Maufroy, « Les premiers congrès internationaux des études byzantines : entre nationalisme scientifique et construction internationale d'une discipline », *Revue germanique internationale* 12, 2010, p. 229-240, ici p. 232-234.

est hautement sensible à la persistance de ce passé byzantin dans le présent, Iorga l'est aussi à l'extension de l'influence byzantine dans l'espace. Considérer Byzance comme une réminiscence permet de la retrouver partout, dans toutes les régions romanisées, et d'ailleurs même au-delà, en jouant sur l'idée que la frontière danubienne a toujours été poreuse[20]. Le « nous » de Iorga peut donc être compris à plusieurs échelles : c'est un « nous » roumain qui revendique sa pleine appartenance à la culture byzantine ; mais c'est aussi un « nous » sud-est européen : la construction intellectuelle par Iorga de cet ensemble géographique repose aussi sur l'héritage byzantin et s'oppose à l'idée plus restrictive de Balkans, dans laquelle il ne se reconnaît guère[21] ; enfin c'est un « nous » européen, qui plaide pour la collaboration de savants de toute l'Europe autour de ce que Iorga considère comme un héritage commun à eux tous.

Il faut alors poser la question de l'exclusivité européenne de cet héritage : quelle y est la place de l'islam et des Ottomans ? Iorga considère la culture politique byzantine, cet imaginaire impérial, comme le résultat d'une synthèse qui va au-delà de l'Europe romanisée, puisqu'elle intègre dès l'origine des éléments qu'il qualifie tantôt d'orientaux, tantôt d'asiatiques, faisant par là référence notamment à l'Empire perse. Dans son discours de 1924, il n'y fait allusion que fugitivement, en affirmant que Byzance « appartient simultanément à toutes les civilisations asiatiques, à toute la pensée orientale, à tout l'apport chrétien, à toute la discipline romaine »[22]. Mais il a développé par ailleurs de manière beaucoup plus approfondie l'idée que la forme impériale byzantine reposait sur deux sources, celle de la civilisation romaine et celle des grands empires d'Asie[23]. En aval, il n'a donc éprouvé aucune difficulté à

---

[20] Thème cher à l'historiographie roumaine puisqu'il permet d'inclure le sud de la Roumanie, ou même la Roumanie tout entière, dans l'espace romanisé : voir par exemple O. J. Schmitt, « 100 ans de recherches sud-est européennes en Roumanie », dans A. Timotin (éd.), *Un siècle d'études sud-est européennes en Roumanie*, Brăila, 2019, p. 13-25, ici p. 18.

[21] La distinction entre « Balkans » et « Sud-Est européen » est bien analysée par Schmitt, « 100 ans de recherches… », p. 15-16. Iorga a fondé en 1914 un Institut d'Études Sud-Est Européennes qui prenait en compte l'histoire d'une région entière, une large zone de l'Europe s'étendant de la Méditerranée à la mer Noire, incluant notamment la Grèce. Le dénominateur commun de cette région n'était donc ni linguistique ni ethnique. Iorga ne rejetait pourtant pas complètement l'idée d'un espace géographique balcanique, comme en témoigne son ouvrage intitulé *Formes byzantines et réalités balcaniques*, Paris, 1922. Son hostilité à cette notion est en partie due au fait que l'Institut qu'il avait créé s'est trouvé à la fin des années 1930 concurrencé par l'Institut de recherches balcaniques, fondé par Victor Papacostea en 1937, lequel a édité la revue *Balcania* entre 1938 et 1947, date à laquelle les deux instituts ont été supprimés par le régime communiste. Cette rivalité s'est par la suite estompée, au point que Papacostea a même été à l'origine de la refondation de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes en 1963. Je remercie Andrei Timotin pour toutes ces précisions.

[22] « Discours d'ouverture de Nicolae Iorga », p. 14.

[23] Voir en particulier N. Iorga, « Y a-t-il eu un Moyen-Âge byzantin ? », in id., *Études byzantines*, I, Bucarest, 1939, p. 301-311, ici p. 301 et 304 ; id., « L'homme byzantin », *ibid.*, p. 315-325, ici p. 323-325. Voir aussi id., « Deux conceptions historiques », dans M. Berza, *Nicolae Iorga…*, p. 27-35, ici p. 32.

reconnaître l'Empire ottoman comme lui aussi héritier de Byzance, ou plus exactement comme le remplaçant terme à terme de l'Empire byzantin. Il a pour cela deux formules frappantes : « ces Néo-Byzantins de l'Islam que furent les Turcs ottomans »[24], et de manière au premier abord plus obscure pour parler de ce qui suit la chute de la deuxième Rome : la « Rome touranienne »[25]. « Touranien » signifie de langue turque, selon une classification linguistique, mais aussi ethnique, élaborée au XIXe siècle, qui fait des Touraniens l'ensemble des peuples turco-mongols, possiblement liés aussi aux peuples finno-ougriens[26]. Byzance – à entendre en tant qu'héritage culturel et non pas en tant que structure étatique – apparaît donc comme ce qui permet à Iorga de concevoir un objet synthétique, à la fois oriental et occidental[27], dont le centre géographique se trouverait en Europe, voire en Europe du sud-est, et dont l'apparition chronologique remonterait au Moyen-Âge, mais outrepassant ces limites spatiales et temporelles, en somme un cadre de pensée très vaste qui lui permet d'exposer sa conception de l'histoire.

## II. « Que peut l'histoire ? »[28] ou la construction d'une connaissance scientifique des civilisations

Son discours de 1924 est évidemment un texte de circonstance, une évocation bien plus qu'une tentative de démonstration scientifique. La notion de science est pourtant très présente aussi chez Iorga, et il se réclame bien d'une certaine conception de l'histoire comme une science.

Dans ce court discours, Iorga évoque en passant, à propos du droit agraire dans les pays roumains, « une énorme quantité de semblables documents [= archives de propriétés foncières] [qui] a passé entre mes mains pendant plus de trente ans de travail »[29]. La méthode de Iorga dans ses ouvrages d'érudition consiste en effet à relever, classer et commenter des informations historiques tirées de documents d'archives, et on ne peut mettre en doute la qualité de son rapport aux sources, dont il avait une connaissance exceptionnelle. Ses travaux en témoignent abondamment, il suffit de citer les six volumes des *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades*

---

[24] Id., « Y a-t-il eu un Moyen-Âge byzantin ? », p. 310. Mais dans son discours de 1924, l'islam, déconnecté de sa composante ottomane, est présenté de manière moins favorable : « invasion des barbares » (« Discours d'ouverture… », p. 11) ; « l'islamisme patriarcal, simpliste et naïf des Arabes » (*ibid.*, p. 12).

[25] *Ibid.*, p. 311.

[26] Voir M. Laruelle, « La question du "touranisme" des Russes », *Cahiers du monde russe* 45, n° 1-2, 2004, p. 241-266, ici p. 243 (la problématique du « touranisme » russe ne semble pas présente chez Iorga, du moins pas dans le discours ici étudié).

[27] L'idée d'Eurasie semble elle aussi absente chez Iorga : voir note précédente.

[28] N. Iorga, « Deux conceptions historiques », p. 27.

[29] « Discours d'ouverture de Nicolae Iorga », p. 13.

*au xv^e siècle*[30] qui sont encore aujourd'hui une mine d'informations. De ce point de vue, son rapport à l'histoire peut être qualifié de positiviste, par opposition à ceux qu'il pourfend pour leur goût du « pittoresque », de « l'exotisme », ou leur approche romantique et littéraire du Moyen-Âge[31]. Non que Iorga n'ait pas lui-même écrit aussi de la littérature, mais il ne mélange pas les genres.

Sa conception de l'histoire est riche et, comme il convient à un esprit universaliste, nourrie de philosophie : en témoigne en particulier son discours de réception à l'Académie Roumaine, prononcé le 17 mai 1911 et publié sous le titre « Deux conceptions historiques »[32]. Il est cependant avare de références, de sorte qu'il n'est pas si facile de comprendre quelles sont les filiations intellectuelles qu'il revendique[33]. Celles-ci sont roumaines, en la personne de son maître Alexandru Xenopol à l'université de Iaşi dans les années 1880, même s'il s'est rapidement éloigné des conceptions historiques de ce dernier au profit d'une approche beaucoup plus généraliste ; françaises entre 1890 et 1892 – il obtient le diplôme de l'École Pratique des Hautes Études en 1892, avec un mémoire sur Philippe de Mézières ; et allemandes – il a soutenu sous la direction de Karl Lamprecht une thèse de doctorat à Leipzig en 1893 sur Thomas de Saluces, l'auteur du *Chevalier errant*.

On peut relever une quasi-absence, à première vue, de lien intellectuel avec la Russie. Il a très certainement été marqué par certaines influences allemandes, en particulier celle de son maître Lamprecht, pionnier de l'histoire culturelle : celui-ci est peut-être à l'origine de la volonté de Iorga de prendre en compte toutes les dimensions du vécu des populations qu'il étudie : arts, sciences, vie religieuse, coutumes, lois, etc.[34] Du côté français, quelques noms peuvent être cités : Iorga fait une référence élogieuse à Fustel de Coulanges dans son article « Moyen Âge et Antiquité »[35], et

---

[30] N. Iorga, *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades au xv^e siècle,* Paris – Bucarest, 1899-1916 (6 vol.).

[31] Id., « Deux conceptions historiques », p. 29 ; id., « Moyen Âge et Antiquité », dans M. Berza (éd.), *Nicolae Iorga…*, p. 39-46, ici p. 39. Voir aussi, à propos de *L'Histoire de la vie byzantine* de Iorga, le jugement de V. Laurent, « Nicolas Iorga… », p. 6 : « Cet unique livre, tout de synthèse, a beau multiplier les vues originales et découvrir des horizons insoupçonnés, sans ressembler en rien aux gracieux et inutiles in-douze que de grands dilettantes ont écrits pour leur délassement, il ne saurait prétendre à être fondamental ».

[32] N. Iorga, « Deux conceptions historiques », p. 27.

[33] On trouvera beaucoup d'éléments d'analyse sur ses filiations intellectuelles dans D. M. Pippidi (éd.), *Nicolas Iorga...* .

[34] Voir N.-Ș. Tanașoca, « Byzance dans la conscience… », p. 280. Cette approche n'a pas été sans influencer aussi l'École des Annales.

[35] À propos du Moyen-Âge en tant que période nouvelle qui succède à l'Antiquité, Iorga écrit : « Signifie-t-il une révolution, comme on l'a cru longtemps, même après la critique, si pleine de verve et d'un si haut bon sens, d'un Fustel de Coulanges ? » (N. Iorga, « Moyen Âge et Antiquité », p. 40). Il fait certainement référence à la critique approfondie des sources dans N.-D. Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, Paris, 1864.

cite en une occasion ses maîtres parisiens, Gabriel Monod, l'abbé Duchesne, Victor Duruy notamment[36]. Gabriel Monod fut le fondateur de la *Revue historique* en 1876 et l'un des fers de lance, pour la discipline historique, de l'école positiviste, ou école méthodique[37], elle-même en partie héritière de la pensée d'Auguste Comte, fondateur de la sociologie, et de l'approche historique d'Ernest Renan et de Numa Fustel de Coulanges, déjà cité. Ce milieu intellectuel très fortement lié à l'École Pratique des Hautes Études, où Iorga suivait des cours[38], mettait l'accent sur l'étude systématique des sources, non seulement les textes littéraires, mais aussi et surtout les documents d'archive, en vue de la reconstruction méthodique et la plus exhaustive possible du passé. Parmi les byzantinistes français de cette époque, celui qui se trouvait dans cette mouvance était Alfred Rambaud : il s'intéressait à l'œuvre de Xenopol au point d'écrire la préface de la traduction française de l'*Histoire des Roumains* en 1896[39]. Selon Stamatopoulos, l'idée de la continuité entre les Empires byzantin et ottoman développée par Rambaud pourrait avoir influencé Iorga[40].

On trouve chez Iorga, une génération après Monod, une grande confiance dans la possibilité d'établir des faits historiques en étudiant les sources, de la même manière qu'un biologiste mène ses expériences sur le vivant. Les métaphores empruntées à la biologie ne sont pas rares sous la plume de Iorga, par exemple celle-ci dans notre discours de 1924 : « Il y a eu un organisme byzantin aux lignes directrices très claires, mais toujours ouvert à des accroissements, toujours sujet à des changements qui ne dérangent pas ses lignes. […] L'esprit byzantin, tout de synthèse en mouvement, survécut »[41]. Il parle ailleurs de « faits organiques »[42], conférant volontiers aux objets historiques une vie, un esprit, une énergie, tous termes qu'il faut probablement comprendre dans une telle analogie biologique.

Il faut donc le ranger dans ce courant positiviste issu des sciences naturelles – représenté par la figure de Darwin, mais aussi par celle de Claude Bernard, dont Iorga évoque le nom à propos de Paris[43]. Sa démarche est celle d'un savant doué d'esprit de

---

[36] N. Iorga, « Paris », in M. Berza (éd.), *Nicolae Iorga…*, p. 158-160, ici p. 159.

[37] Voir G. Bourdé et H. Martin, *Les écoles historiques*, Paris, [2]1989, p. 181-214.

[38] Iorga a publié un article dans la *Revue historique* : « Une collection de lettres de Philippe de Maizières (Notice sur le ms. 499 de la bibl. de l'Arsenal) », *Revue historique* 49, n° 1, 1892, p. 39-57 ; 49, n° 2, 1892, p. 306-322. Sur la genèse de cet article, voir I. Ionaşcu, « N. Iorga, éditeur de sources historiques », dans D. M. Pippidi (éd.), *Nicolas Iorga…*, p. 85-113, en particulier p. 87-90 : Iorga dit avoir trouvé à l'École Pratique des Hautes Études à Paris une « école d'érudition ».

[39] A.-D. Xenopol, *Histoire des Roumains de la Dacie trajane depuis les origines jusqu'à l'union des principautés en 1859*, avec une préface par A. Rambaud, Paris, 1896, p. I-XXXV.

[40] D. Stamatopoulos, *Byzantium after the Nation…*, p. 321.

[41] « Discours d'ouverture de Nicolae Iorga », p. 14.

[42] N. Iorga, « Deux conceptions historiques », p. 28.

[43] Id., « Paris », p. 159. Cette ambition de faire de l'histoire une science exacte sur le modèle des sciences expérimentales, particulièrement de la médecine telle qu'elle était pratiquée par Claude

synthèse, qui recherche des « lois » de l'évolution historique, terme récurrent dans son texte le plus théorique[44]. L'histoire peut devenir un principe explicatif de tout ce qui concerne les transformations de la nation, conçue justement comme un tout organique et interdépendant, constitué d'une vie collective propre[45]. La nation n'est pas le peuple, au sens racial du terme, et en cela aussi Iorga apparaît plus français qu'allemand ou que russe. Il s'éloigne d'une conception génétique de la nation et de toute forme d'ethnogenèse, y compris fondée sur l'élément dace[46] : « Le mot peuple revêt, de nos jours, une toute autre signification que jadis. Le peuple n'est plus ce bloc de marbre blanc pur, unitaire, paisible, fermé à l'envahissement de racines étrangères, et sur le faîte duquel le vent n'emporte pas le moindre grain de poussière vagabonde ; unité naturelle, il mène une vie organique semblable à celle des individus. Il croît grâce aux apports qui lui viennent du dehors, se purifie, fait peau neuve en se débarrassant de ses scories, meurt pour ressusciter, vieillit et rajeunit tour à tour »[47].

Il en découle des phénomènes de contacts déterminants, d'hybridation, même s'il n'utilise pas le terme : « l'histoire d'un peuple, loin de frôler celle des autres par quelque mention fugace ou de brefs chapitres consacrés à l'interpénétration de leurs influences, se fixe et se perpétue dans ce milieu naturel qu'est l'universalité humaine et dont elle procède essentiellement »[48]. Pour Iorga, la seule démarche valable est celle qui se donne pour objectif la construction de l'histoire universelle, ou « histoire des civilisations », les deux expressions étant très fréquentes chez lui : à la fin de son discours de 1924, le congrès est ainsi appelé à représenter « un pas important vers la réalisation de cette nouvelle et vraie histoire des civilisations »[49]. Sa conception des civilisations reste très datée : pour lui, cette notion est clairement opposée aux « barbares », selon une hiérarchie de valeur par ailleurs conforme à celle de ses contemporains. Mais son idéal d'histoire universelle qui inclut l'étude des contacts entre plusieurs sphères culturelles n'est pas si éloigné de l'ambition actuelle de la *global history*.

---

Bernard, était celle d'Hippolyte Taine, l'un des inspirateurs de l'école méthodique en histoire : voir G. Bourdé et H. Martin, *Les écoles historiques*, p. 152.

[44] N. Iorga, « Deux conceptions historiques », p. 29. Par exemple, pour justifier qu'il n'y ait pas de clivage entre histoire politique et histoire culturelle, l'argument de Iorga est exprimé ainsi : « Il n'est qu'une seule évolution d'où découlent toutes les manifestations de la vie ».

[45] Par exemple N. Iorga, « Deux conceptions historiques », p. 30 : « Toute nation représente une énergie issue de sa propre source, revêt un caractère particulier et remplit une mission spéciale. On ne saurait, pour la mieux étudier, isoler de façon étanche quelqu'une de ces sources d'énergie ; d'ailleurs, le procédé serait malhabile ».

[46] D. Stamatopoulos, *Byzantium after the Nation…*, p. 317, n. 37.

[47] N. Iorga, « Deux conceptions historiques », p. 28.

[48] *Ibid.*, p. 30.

[49] « Discours d'ouverture de Nicolae Iorga », p. 15.

On a peut-être finalement la clé de la difficulté initiale à considérer Iorga comme un byzantiniste[50]. Il ne pouvait pas lui-même se définir ainsi, ayant un appétit historique trop large pour se limiter à un objet circonscrit. Mais Byzance est l'une des « traces » qui accompagnent sans cesse sa réflexion, selon le terme utilisé si souvent par Iorga comme aussi par Langlois et Seignobos. S'il ne s'intéresse guère à l'histoire byzantine pour elle-même, il se passionne pour la rémanence de sa culture et se fait fort d'en identifier les marques dans la Roumanie de son temps, si bien que le passé byzantin constitue en réalité pour lui un peu plus qu'une simple réminiscence.

Son très fort investissement dans l'organisation du congrès de 1924 résulte en partie d'une conjoncture favorable, dans la mesure où il a vu là l'occasion de mettre à l'honneur les historiens roumains et la Roumanie elle-même, méconnue des savants occidentaux. Cependant, les congrès ont ensuite continué de rythmer le développement de ses travaux en le rapprochant peut-être des préoccupations byzantines. Sa contribution « Y a-t-il eu un Moyen-Âge byzantin ? » fut prononcée à Belgrade lors du deuxième congrès en 1927[51] ; même s'il ne se rendit pas à Sofia en 1934[52], il donna une contribution à ce congrès sous le titre « Byzance après Byzance. Considérations générales pour le Congrès d'études byzantines de Sofia »[53], qui n'était autre que l'introduction de son livre *Byzance après Byzance*, publié en 1935 à Bucarest.

---

[50] Voir en particulier la biographie de Iorga par Laurent, qui explique dès son entrée en matière avoir été piqué par la remarque d'un ami disant : « Alors Iorga, un byzantiniste ? » : V. Laurent, « Nicolas Iorga… », p. 5.

[51] S. Salaville, « Le IIe Congrès international d'études byzantines à Belgrade (11-16 avril 1927) », *Échos d'Orient* 27, n°149, 1928, p. 78-110, ici p. 96.

[52] V. Laurent, « Le IVe Congrès des études byzantines (Sofia, 9-16 septembre 1934) », *Échos d'Orient* 33, n°176, 1934, p. 428-442, ici p. 429.

[53] Publié sous forme de plaquette à Bucarest en 1934.